

Virgil Tănase - À la recherche du temps perdu

Asist. univ. drd. Iuliana Barna

Universitatea „Dunarea de Jos” din Galați

Abstract: Virgil Tanase put forward a theory of the novel as focused on objects: the ideal nouveau roman would be an individual version and vision of things, subordinating plot and character to the details of the world rather than enlisting the world in their service. As writer, Virgil Tănase, a subtle observer of the world we are living in, brings again in the foreground, the existential drama of a human being in its daily deployment, the worries of the common individual, the non-hero that had to face the grey and common side of life, doomed to become estranged in his own world.

Key-words: authentic writers, literary space, postmodern epical.

Le premier roman écrit en français par Virgil Tănase, *Portrait d'homme à la faux dans un paysage marin*, publié en 1976 à la maison d'édition Flammarion de Paris, déclenche une première réaction de la part de la critique littéraire parisienne. Voilà la manière dont le jeune écrivain se trouve assimilé à cette époque-là :

doué d'originalité et de vision, il quitte « les pâturages alpins de Carpati » et publie en France son premier texte étonnant. Il y tente, ni plus ni moins, de réconcilier Breton avec Valéry dans le superbe récit d'un périple autour d'une ville mystérieuse, enneigée. Il demeure de ce texte insolite, dépourvu de signification politique ou idéologique, où Eros et Thanatos se retrouvent au bout du chemin, le discours incantatoire et magique d'un poète. Un vrai. [1]

Virgil Tănase intitule son texte : roman. En fait, il s'agit d'un récit qui va et vient, cheminant entre le rêve, la mémoire et la réalité, sur le thème du retour: un homme rentre à son foyer, par une journée d'hiver, dans une petite ville enneigée où l'attend sa femme. Ou bien: un guerrier revient chez lui, plein de souvenirs de guerre et d'images de sa femme. *Ou bien: la mémoire se cherche dans le temps toujours détruit et toujours recommencé. Un livre à démonter comme une horlogerie subtile.* [2]

Au fur et à mesure que l'on s'infiltré dans l'espace du roman, on découvre des éléments de subtilité assaisonnés de talent et de dévouement, par un habile bijoutier de la littérature. La conscience ressemble à un cinématographe, où se déroule une multitude de films et des images que l'œil saisit parfois sans les comprendre.

Ayant comme point de départ des lieux et des objets réels ou des souvenirs (la gare, l'horloge, les yeux des chevaux morts) l'écrivain fait naître dans son roman des signes et des symboles qui ne sont jamais arbitraires en raison du fait qu'ils suivent une logique interne. C'est que tout réside dans la forme, dans le fil narratif, maîtrisée par une tension permanente et une beauté rare que l'on appelle transparence.

Une douce nostalgie enveloppe ces contrées neigeuses dans lesquelles erre un promeneur condamné à n'en jamais finir de chercher l'impossible. Et une sorte de long adieu plane comme un déchirement souriant sur cette quête lancinante. [3]

Tout comme dans une pièce de théâtre, l'action du roman débute d'une façon particulière : un matin morne et humide, le quai d'une gare déserte, enveloppée dans le brouillard et dans l'obscurité, abrite un soldat revenu de la guerre. Dès qu'il met le pied dans la nouvelle ville, il se rend compte que ce lieu ne lui éveille aucun souvenir. Pourtant, c'est ici qu'habite sa femme, Sonia. Le protagoniste s'avère être un mystère pour les lecteurs. Pas de nom et un seul désir : regagner son univers confortable, dont il a été privé pendant la guerre : une maison avec de la cheminée, un bain chaud et un savon qui laisse flotter une écume abondante.

Son voyage vers le logement de sa femme se transforme dans une aventure étrange avec des éléments réels et hallucinants : à mi-chemin, il croit voir un homme, mais celui-ci

s'évanouit en un tournemain, bien que la route soit déserte et impeuplée. Ne fût-ce qu'un fantôme? Plus tard il arrive dans un restaurant, où il est accueilli par un vieillard poli qui allume le feu dans la cheminée et lui offre un thé au rhum. C'est ici qu'il apprend la route qui mène à sa femme - 16, rue Jean Mycènes, où il finira par la rejoindre.

Les pieds glacés à cause de la neige qui s'était infiltrée dans ses bottes déchirées, il a du mal à les plus sentir. Cette sensation familière appartenait au passé et représentait en fait ce qu'il avait vécu sur le champ de bataille. Comme tous les écriteaux avaient les numéros couverts de neige, lui en coûte de regagner la maison de Sonia.

Il y est accueilli par une femme habillée d'une robe bleue de plage. Elle vivait toute seule puisque ses enfants étaient partis chez ses parents, en Transylvanie, pour que les horreurs de la guerre ne les touchent pas. Sonia prépare le feu pour faire chauffer la pièce et un thé pour son mari. L'attention de l'homme est attirée par une horloge ancienne qui fait ressortir l'image du passé récent : le quai de la gare se trouve envahi par des oiseaux nécrophages qui tournaient autour des cadavres. Puis le souvenir pénètre dans un autre passé, dans un autre espace, celui du déroulement de la guerre, où le besoin de survivre oblige les soldats à manger leurs propres chevaux.

Bien que, au début, ce soldat anonyme se plonge dans l'inconnu, on découvrira graduellement que le nouvel univers envahi lui devient familier. Le roman est construit dans des espaces temporels superposés : au début, l'action du roman se déroule au présent, temps qui nous dévoile quelques histoires étranges dans la ville de Noren, où se trouve sa femme ; peu de temps après on découvre un autre monde, celui de la guerre, une image douloureuse qui s'inscrit dans le passé proche et qui tout de suite se voit superposée par un autre temps appartenant à un passé beaucoup plus éloigné qui décrit une belle histoire d'amour vécue par deux jeunes hommes sur une plage.

Apparemment, dans la tête du lecteur tout semble chaotique. L'élément commun qui relie tous ces plans narratifs est une horloge au cadran brisé qui se voit souvent personnifiée le long du roman et qui devient peu à peu une obsession (elle est présente partout : sur le front, chez Sonia).

Seul à meubler le silence, le tic-tac de l'horloge borgne, pas le tic-tac à proprement parler puisqu'il y a eu un seul coup, peut-être les pas sur le passerelle, le premier, voilà qui explique la profondeur du silence, le deuxième n'est pas, n'est plus venu, le vieil homme avait dû la laisser tomber de haut sur le ciment, devant la porte de la salle, de la salle d'attente et nous attendons tous le deuxième coup, le deuxième battement, entre-temps cet instant d'infini silence, un temps infini de silence. [4]

La fin du roman ressemble à celui du roman *L'apocalypse d'un adolescent de famille*, mais cette fois-ci, un dénouement intempestif nous est révélé d'une manière surprenante : Sonia tue son mari, en lui plongeant l'épée dans la poitrine et puis elle reste couchée dans le marais de sang devenu maintenant une mer des algues.

Portrait d'homme à la faux dans un paysage marin est fondé sur le motif obsessif de la recherche et de l'impossibilité de toucher un but imprécis. « La formule romanesque réside dans un monologue incontinent, au cadre duquel sont agglomérées pêle-mêle des images communes de la vie quotidienne, des paysages marins ou des scènes de guerre. Le monde crayonné par l'auteur est un monde de la dissolution où le banal acquiert des visages monstrueux ».

L'écrivain Virgil Tănase accorde une pleine liberté aux narrateurs qui ne sont en fait que des enfants, des avatars de la voix de l'auteur, dissimulée dans les structures sous-jacentes du texte. Son œuvre représente une métaphore de la quête de l'identité du moi artistique.

Portrait d'homme à la faux dans un paysage marin offre l'histoire d'un mythe : le retour d'Agamemnon, le retour du guerrier : L'hiver. Un homme descend d'un train, sort d'une gare. Il revient de la guerre et se rend à sa femme par les rues enneigées. Le texte est un

monologue où l'obsession noircit la réalité, un film onirique, en blanc et en noir, et pour l'écrivain Virgil Tănase, cela représente un premier exercice épique à la manière du Nouveau Roman français, construit à la règle et au compas, comme l'auteur lui-même l'affirmait : « regardant en arrière, je trouve ce livre trop artificiel, d'une nuance terne, en blanc et en noir. » [5]

Notes

[1] Cf. l'article publié dans *Le Monde*, le 22 juin 1984.

[2] V. l'article *Un livre à démonter comme une horlogerie subtile*, *Journal de Genève*, 29 janvier 1977.

[3] Ibidem.

[4] Virgil Tănase, *Portrait d'homme à la faux dans un paysage marin*, Paris, Flammarion, 1976, p. 20.

[5] Virgil, Tănase, *Ma Roumanie*, Editura Didactică și Pedagogică, București, 1996, p.149.